

Cabell de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres. Côté St. Charles.

Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

SOMMAIRE.

- 3me PAGE. Feuilleton. 4me PAGE. L'Actualité, Feuilleton. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. Un Soir... Jeux de Massacre. Napoléon Legend. Cuisine. 8me PAGE. Poésie. Méditations. Ohéons. La Pour Salulaire. Les Poètes à Versailles.

LES Passions politiques en Espagne.

L'Espagne traverse depuis quel temps une épreuve cruelle, et nul ne saurait dire quelle en sera et quand en viendra la fin, car les passions politiques y sont en pleine ébullition.

La série rouge se continue pour elle; après la meurtrière campagne qu'elle a menée contre les Maures à Melilla, les scènes tumultueuses qui ont ensanglanté Barcelone, voilà que le bras d'un assassin se lève contre l'ex premier ministre Maura, qui, il y a quelques mois à peine, se démettait du haut mandat que lui avait confié le roi...

Il ne nous appartient pas de juger le complot officiel de M. Maura. Quand l'homme s'aperçut qu'une partie de son peuple lui était devenue hostile; que sa façon de servir son pays ne répondait pas à son espoir, il descendit du pouvoir, il rendit son portefeuille au Roi qui lui donna pour successeur M. Canalejas qui, lui-même, parut très déçu dans bien des milieux et qui, à son tour, peut-être appelé à rentrer dans la vie privée.

L'avant-dernière soirée, Señor Maura se réveillait en famille, a été assailli par un individu dont s'est emparée la police un peu plus tard, au moment où il descendait d'un convoi de chemin de fer à Barcelone, arrivant de Madrid et partant pour les Iles Baléares.

était chargé d'accomplir la tâche, il a été lâche; la peur lui a fait mal voir et manquer sa victime, car en ne le frappant pas au bon endroit, le coup était raté. En effet, Señor Maura ne fut que légèrement blessé; mais aux yeux de la loi, aux yeux de la société, Posa n'en est pas moins un vil assassin, et c'est maintenant au tour de la Justice de le viser, de l'atteindre.

Les malheureux qu'un fanatisme politique aveugle ne songent pas aux conséquences de leurs actes de pure folie; il ne se dit pas que la suppression d'un individu n'est pas la suppression d'un principe, d'un pouvoir ou d'un abus.

La police avait cependant pris toutes les mesures en son pouvoir pour dérober Señor Maura à la vue de ceux qui l'attendaient, qui le guettaient, pour le soustraire à leurs coups.

C'est le 21 octobre dernier que le Premier Ministre et tout son cabinet se démettaient de leurs fonctions officielles; leur politique conservatrice n'avait pas plus d'avantage que celle des cinq ministères libéraux qui les avaient précédés au pouvoir; ce diable de peuple est capricieux et sa qualité dominante n'est pas toujours la bonhomie.

L'Espagne est travaillée depuis quelques mois par des idées anti-religieuses; là, comme ailleurs, une guerre, sourde d'abord, ouverte maintenant, se poursuit contre l'Église catholique, et la lutte sera âpre car le catholicisme en Espagne est trop profondément ancré dans les cœurs, dans les mœurs, dans les institutions pour en être chassé aisément.

C'est, croit-on, le retour probable, certain, de Señor Maura au pouvoir que les radicaux ont voulu rendre impossible; et, on en conviendra, ils ont eu recours au moyen le plus efficace, mais le plus condamnable.

La Chanson des Balles.

En pénétrant dans le champ de tir de Sidi-El-Hani, nous vîmes avec étonnement qu'on avait construit pour arrêter les balles, deux remblais qui s'opposaient presque, et nous en fîmes la remarque au vieux légionnaire, qui depuis Soussou nous servait de guide.

Il hochait la tête tristement, et nous pria de le suivre jusqu'au pied du remblai le plus éloigné. Nous marchâmes plusieurs centaines de mètres à travers le champ de tir, aux côtés de notre guide, dont le visage reflétait, à mesure que nous avançions, une émotion plus intense. Il ne parlait pas, et cela nous semblait étrange, car il nous avait habitués, depuis trois jours, à son bavardage et à ses sautes de tonnerre, à ses explications gigantesques à propos de peu de chose, faites dans une langue multicolore et riche, si riche, qu'on eût dit qu'il avait volé à chacun des pays où il était passé ses explications les plus pittoresques et les plus saisissantes. Ses yeux sortaient de sa figure bariolée pour errer dans un souvenir lointain et tragique. Nous pressentions qu'un drame s'était passé là, dont notre guide avait peut-être été témoin, mais nous n'osions lui en réclamer le récit.

Il ne parlait pas et cela nous impressionnait infiniment. Nous étions harassés par huit heures de marche dans le sable; un soleil cuisant dardait sur cette terre

nue et désolée, où plusieurs imaginations en déroute ont vu une végétation luxuriante de plantes chaudes, de palmiers, et d'orange. L'air était si chaud que la fumée des tirs du matin n'avait pu s'y confondre. Nous étouffions presque quand nous arrivâmes au pied du remblai.

Il n'y avait point là de tranchée à logements de marqueurs; une simple pierre fichée dans le sable avec cette inscription: ICI REPOSE LE SERGENT FEUERMANN DU 1er RÉGIMENT DE LA LÉGION ÉTRANGÈRE, DÉCORÉ DE LA MÉDAILLE MILITAIRE, MORT EN 1887, PLEURÉ PAR SES CHEFS ET SES COMPAGNONS DE LUTTE.

Notre guide s'agenouilla près de ce monument sommaire, et nous l'imitâmes d'instinct. Des larmes maintenant hésitaient à ses cils. Il pria quelques minutes, et avec une émotion contenue, nous raconta l'histoire du sergent Feuermann....

C'était un grand diable de sergent, aux cheveux en broussaille, au front large, aux yeux bleus. Il portait la moustache tombante comme les Gaulois, avec qui il se vantait d'avoir encore ceci de commun, qu'il ne craignait qu'une chose: que le ciel vint à tomber sur sa tête.

Tout jeune, il avait dû être très blond, mais quinze années de campagne sous le soleil du Tonkin et d'Afrique l'avaient basané, et son teint était celui d'un soufreux. Sa voix était claironnante et impérieuse; il sacrifiait à chaque instant, pour rien, par une vieille habitude, mais en s'efforçant de ne point achever ses jurons, comme pour lutter contre elle: "Tonnerre de sacré." Intransigeant pour le service, il n'admettait point qu'on jetât des coups de pied dans le règlement. Si par hasard, il trouvait, en faisant un rond, une sentinelle endormie, il lui administrait pour venger la consigne une formidable volée, et le souvenir chez le coupable en était plus efficace que celui d'une semaine à la salle de police.

On l'aimait beaucoup le sergent Feuermann, au 1er régiment de la légion; sa sévérité était noyée, mais aussi sa bonté. Plus d'un pauvre diable fit bonne chère aux dépens de sa mince solde de sous-officier; sorti du service, on le trouvait avec un front moins sévère; deux ou trois verres de vin le déridaient complètement et lui suggéraient un entrain de diable, une éloquence folle.

C'est au feu qu'il était admirable. Sa grande capote déboutonnée, le képi sur l'oreille, une énorme pipe aux dents, Feuermann allait au-devant des balles. Brave Feuermann!

Le colonel, passant un jour la revue de sa section, lui tapa familièrement sur l'épaule et lui dit: "C'est très bien, mon vieux! Un soir qu'il le trouva gris, il le reconduisit lui-même au camp et le fit coucher. Plus tard, on connut les raisons de cette indulgence. Feuermann, engagé volontaire en 70, avait tout simplement sauvé la vie au colonel, son lieutenant d'alors.

Ce n'était pas un Allemand, Feuermann, ainsi qu'on aurait pu le croire à son nom. Il était né sur un coteau de la Champagne. Son vrai nom était Richard, comme le guerrier, Bouvines, comme la bataille. Quand la guerre éclata, il avait dix-huit ans.

Il s'engagea dans l'armée de Duros, se bat comme un lion, reçoit une balle dans l'oreille, est

fait prisonnier, réussit à s'évader, et revient prendre du service dans l'armée de Chanzy. Sa compagnie est envoyée un jour en reconnaissance. L'ennemi la surprend par les flancs à la lisière d'un bois et la fait prisonnière à peu près toute. Le lieutenant, en tête, est tombé grièvement blessé. Bouvines le prend sur ses épaules et s'échappe dans une course folle à travers bois.

La guerre cessa, et Bouvines revint son village; mais ses chants n'y retentissaient plus; les ruines fumaient encore, et les charnes retournaient des cadavres dans les champs. Il trouva au milieu de cette dévastation des jours longs et moroses; puis il disparut, on ne le revit jamais plus dans son pays.

Le 1er septembre 1872, le 1er régiment de la légion étrangère comptait une nouvelle recrue: Wilhelm Feuermann. Comme il y avait de la flamme dans son nom véritable, il avait voulu qu'il y en eût dans son nom d'emprunt et il avait choisi Feuermann, homme du feu.

C'était bien l'homme du feu! Comme il était heureux quand il entendait les balles siffler à ses oreilles! Pendant quinze années, il fut de tous les combats, de toutes les escarmouches, au Tonkin, dans le Sud-Algérien, dans le Sud Tunisien, sur la frontière Tripolitaine. Le feu était son élément, lui, comme au poisson, l'eau. Les balles le grisaient voluptueusement.

Quand il entendait les balles, il devenait fou, mais vraiment fou! Un frémissement nerveux secouait son grand corps; une flamme étrange passait dans ses yeux; il rayonnait, comme en une extase, un enchantement; puis des forces inouïes montaient en lui qui débordaient en une agitation intense.

Un soir de mai, mai 1887, le 1er régiment de la légion, venant du Kef, se dirigeait vers le Sud où des troubles sérieux avaient éclaté, fomentés par des fanatiques haineux de notre influence naissante. On campa à Kalaa, près du champ de tir de Sidi-El-Hani, et le colonel fit annoncer des exercices de tir pour le lendemain.

Les sergents Feuermann et Torello, notre guide, reçurent l'ordre de prendre le service dans la tranchée. A la pensée d'entendre les balles siffler à ses oreilles, Feuermann devint fou de joie. Les balles! Quel prestige avait pour lui ce mot!

Quand il descendit dans la tranchée le lendemain, il était fort agité. Le tir commença: les balles, tantôt venaient frapper la cible, tantôt rassaient le sol, faisant voler du sable sur la tête des marqueurs; et les drapeaux s'élevaient, s'abaissaient, s'inclinaient.

Torello, tout occupé par le pointage n'avait point remarqué que Feuermann, assis dans un coin de la tranchée, s'en désintéressait complètement, que ses yeux étaient plus étranges que jamais, et que des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il souffrait un vent de feu. L'air était si asphyxiant qu'il semblait comme allumette, d'elle-même, s'y fut enflammée. On respirait des senteurs de poudre.

Feuermann émit dans l'extase, sa face tout entière, se dilatait. Il aspirait de la volupté par tous les pores. Et les balles continuaient de chanter une chanson folle à ses oreilles. Puis il délira: "Les balles! Ah! les balles! A Bouvines, ils n'en avaient pas, mon vieux Bouvines!"

Quelle belle chanson! Entre en mon pavillon: Oh! sois-tu mortel! Qu'on leur creve la peau!

Les balles! Ah! Ah! Sacré... du courage, encore du courage! Mais tenez bon, bon Dieu! Au feu! Tentez! Tentent!

Et avant qu'on eût pu l'arrêter, il se souleva d'un bond, la poitrine à la hauteur de la tranchée. La balle d'un mauvais tir l'atteignit droit au cœur. Il retomba lourdement sur le sol. Pauvre Feuermann!

"Tu devais, mon brave Feuermann, dit le colonel, devant son cadavre, assister dans quelques jours à une première, et tu es mort à la répétition générale."

"Mais tu es mort content, puisque tu avais l'illusion d'y être."

"Toi qui aimais tant la chanson des balles, tu dormiras là où tu es tombé; et elle te bercera ainsi toujours, la chanson des balles."

—Et vous comprenez, maintenant, dit notre guide, pourquoi vous voyez ici deux remblais. Depuis que Feuermann dort au pied de celui-ci, on a changé la direction des tirs."



M. de SCHÖEN, le nouvel ambassadeur d'Allemagne à Paris.

Un baiser de prix

Un jeune archimillionnaire, John Barney, très épris d'une jeune employée, miss Alice Brookland, com, quoique très timide, demanda un baiser à la jeune fille, se réjouissant de l'adoration qu'il lui montrait depuis plus d'un an. Miss Alice Brookland se sentait pas enclin à la tête, car elle demanda aussitôt: — Et moi, que recevrai-je en échange? — Ma personne et ma fortune, répondit John Barney.

— Je me contenterai d'un petit million de dollars, déclara en riant la jeune fille.

Les personnes présentes applaudirent, charmées de voir comment allait finir la chose. Mais Barney, sans dire un mot, tira un carnet de poches de sa poche, rempli de formules et le tendit à miss Alice en s'inclinant. Après quoi il reçut le baiser, lequel était le record de prix dans l'histoire amoureuse.

Mœurs d'autrefois

Au moyen âge, les fiançailles des appartements étaient juchées de mille et de mille. On voit en 1208 Philippe Auguste faire des à l'Église Dieu de toute la paillasse de sa chambre et de son palais, lorsqu'il venait à quitter Paris. Les églises étaient également juchées de paillasse, mais pendant l'hiver seulement; on était couvrir le sol de feuilles d'arbres odoriférantes.

Comme il n'y avait pas de bancs, ceux des fiancés qui ne prenaient pas la précaution d'apporter leurs sièges avec eux, s'asseyaient sur l'agencaillement de terre. Il se trouvait même dans les écoles de Paris, où les jeunes élèves étaient couchés, ça et là, pêle-mêle aux pieds des professeurs.

L'histoire du "Caroccio"

Le "Caroccio" était le palladium, l'Arche sainte des villes républicaines de l'Italie, au moyen âge; il fut inventé, au XIIIe siècle, par Erilbert, archevêque de Milan, à l'occasion d'une guerre de cette ville contre l'empereur. Le Caroccio était un char porté sur quatre roues et traîné par quatre paires de bœufs. Il était peint en rouge, les bœufs qui le traînaient étaient couverts jusqu'aux pieds de tapis rouges; une antenne, également peinte en rouge, s'élevait du milieu du char à une très grande hauteur, elle était terminée par un globe doré. Au-dessus, entre deux voiles blancs, flottait l'étendard de la commune; plus bas encore et vers le milieu de l'antenne, un christ, placé sur la croix, les bras étendus, semblait bénir l'armée. Une esplanade de plateforme était réservée, sur le devant du char, à quelques-uns des plus vaillants soldats, destinés à le défendre; derrière, une autre plateforme était occupée par les musiciens avec leurs trompettes. Les Saints Offices étaient célébrés sur le Caroccio, avant qu'il sortît de la ville, et souvent un chapelain lui était attaché, et l'accompagnait sur le champ de bataille. La porte du "Caroccio" était considérée comme la plus grande ignominie à laquelle une cité pût être exposée, aussi, tout ce que chaque ville avait de valeureux soldats, tout le nerf de l'armée, était-il choisi pour former la garde du char sacré, et tous les coups décisifs se portaient autour de lui.

Théâtre de l'Opéra.



MILE SCALAR.

Mile Scalar, le premier falcon de notre théâtre l'hiver prochain, est une Américaine; elle est née à South, dans l'Etat du Maine. Ses études commencées en Italie, se terminèrent à Paris, et elle débuta au théâtre de la Haye où elle fit deux saisons. Les deux années suivantes, Mile Scalar se fit entendre au Covent Garden de Londres, et y fut très admirée. Elle y chanta *André* et le *Bal Masqué* avec un si retentissant succès que le Grand Opéra de Paris lui ouvrit ses portes. C'est là qu'elle a montré son talent de comédienne se révéla dans toute son ampleur, et que sa voix si pure fit émerveiller du plus capricieux, du plus connaisseur, des artistes de son art. M. Leyolle l'entendit dans les *Lucy* et *Le Héron* et voulut dès lors qu'elle fit partie de sa troupe. Il proposa à la grande artiste des conditions si avantageuses qu'elle ne les refusa pas et signa un engagement qui permettra à l'impression de la faire entendre à la Nouvelle-Orléans et dans la tournée que fera sa troupe aux Etats Unis et dans le Canada.

Rapports démentis

Hambourg, Allemagne, 23 juillet.—Les deux navires de la Compagnie de navigation Hamburg-Amerika ont démenti aujourd'hui les rapports suivant lesquels un vol considérable de bijoux aurait été commis ces jours derniers à bord du paquebot "Amerika" pendant la traversée de New York en Europe. Ces rapports annonçant qu'un passager avait perdu plus de \$40,000 de bijoux.

Chaleur intense

Tucson, Ariz., 23 juillet.—D'après les nouvelles qui parviennent de cette région, la chaleur est si grande dans les environs de Calixico, sur la frontière du Mexique et de la Californie, que les hommes et les animaux y succombent. Huit hommes et autant de mulets attachés à un camp de construction sont morts depuis hier. Il y a en outre de nombreuses prostrations.

AU HONDURAS

Washington, 23 juillet.—Les rapports, provenant de diverses sources, suivant lesquels une nouvelle révolution aurait éclaté au Honduras, sont formellement démentis par la dépêche suivante envoyée ce matin à la Presse Associée: "La paix la plus complète règne au Honduras. Le gouvernement est soutenu par l'opinion publique."

Bibliographie.

"Œuvres Complètes de Brizeux". Scènes, Récits, Paysages. Extraits et Préface par Léo Le Bourgo, docteur en lettres, professeur au Lycée de Lorient. Un volume in-8 raisin 16x25, illustré de photographies, br. 3 fr. 50, relié 5 fr.

De l'œuvre de Brizeux, il n'existe aucune édition accessible à tous. L'auteur de ce recueil a voulu rendre à la mémoire du poète le plus bel hommage qui se puisse désirer: faire aimer son œuvre en la faisant connaître.

Un double plaisir a guidé ce choix: "Brizeux fut vraiment le poète national de la Bretagne"; elle vit tout entière dans les poèmes de "Marie", des "Bretagnes", de "Primes et Nols"; — la terre, avec ses landes sauvages, ses gentes vertes, ses chênes agrippés au sol de granit et le bruit des marteaux qui battent ses côtes; — l'homme avec son âme tout à tour rude et tendre, sa brusque violence qu'apaise un sourire sous la blancheur d'une coiffe, son vivant amour du passé et de la tradition. — Le chantre d'Arzannan fut le plus profond et le plus pur des poètes du Terroir.

Il fut d'ailleurs adouci l'après brétagne par la douceur latine; c'est au pays du soleil, dans les plaines fertiles de Mantone qu'il alla cueillir la fleur d'or du livre des "Terreuses". Par cette alliance du génie d'Armor et du génie latin, il mérita vraiment le nom de Virgile Breton.

Ce sera à ce titre également que le présent recueil plaira aux régionalistes les plus fervents comme aux humanistes les plus délicats: en synthétisant l'œuvre de Brizeux, il symbolise l'union de la pensée celtique et de la forme latine. De nombreuses vues, empruntées aux sites qu'a chantés le poète illustrent ce volume.

Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.

Édition Hebdomadaire de "l'Abéille"

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "l'Abéille" quotidienne. Cette édition, complète, nous donne les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous le vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Et cette impossibilité à se satisfaire de son sort, qu'elle-même, Médécine, avait apportée dans l'existence la plus comblée, cette nostalgie d'une âme inquiète, toujours désireuse de mieux, c'était le signe d'hérédité, la marque mentale qui ne s'efface point. La jeune fille se reconnaissait en ce père rêvé d'impossibles rêves et cela fit plus que tout le reste pour la conquérir à sa mémoire.

Un grand élan filial la jeta vers le mort, au grand soulagement de reconnaissance et de tendresse pour la noblesse de cet esprit qui se continuait en elle et s'était coulé des plus terribles épreuves par la certitude de lui avoir légué ce que tous ont pu avoir. Plus rien ne subsistait de ses amertumes et de ses révoltes; sa souffrance inconnue avait passé qui balayait tout cela et le fondait dans une aspiration nouvelle, une angoisse et palpitante envolée de justice et d'espérance. Quelque jour peut-être on saurait la vérité? Dès cet instant, elle l'appelait de tous ses vœux, cette vérité qui se cachait dans le mystère du temps, et, par là, se sentait irrévocablement l'enfant du pauvre détenu qui l'avait tant aimée.

Les larmes coulaient encore plus douces sur sa face si pâle, quand on frappa. Elle tressaillait vivement ses paupières et donna l'astorisation d'entrer.

Dominique parut:

— Il y a une dame en noir, une jeune dame très bien, qui demande à parler à Mademoiselle. Elle n'a pas voulu donner son nom, mais elle dit que mademoiselle l'attend. Sais-tu qui je ne serais pas permise....

Un sourire, l'exprimable sourire navré qu'elle avait maintenant monté aux lèvres de la jeune fille, tandis que le vieux domestique s'arrêtait, avec la liberté de ses longs services, une appréciation qu'on ne lui demandait pas. Au reste, cette opinion de Dominique allait fournir à Eve la transition nécessaire: Puisque l'heure du renouveau filial avait sonné, autant en faire tout de suite et s'épargner le déchirement d'un adieu qui, adressé à l'ensemble du personnel, ressemblerait trop à une abjection.

Ainsi fut ce d'un accent dont l'habitude cordiale se masquait d'un ordre définitif, que celle qui restait encore pour tous Mile de La Luzernière, répondit: — Oui, Dominique, j'attends la dame en noir qui n'a pas voulu donner son nom.... Et j'aimais tant vous l'apprendre sans plus tarder, mon vieux ami, cette jeune dame très bien sera désormais mademoiselle. Dites-le de ma part à vos camarades. C'est à elle que vous devez tout obéir comme à moi-même....

Dominique ouvrit des yeux immenses. Jamais, durant sa

longue vie, il n'avait éprouvé de surprise comparable à celle qui l'immobilisait là, sans un mot, sans un geste, toutes ses facultés figées dans une incompréhensible stupeur.

Pourtant, ce ne fut qu'un éclair. Au bout d'une seconde, avant qu'Eve, plus impressionnée qu'elle se s'en rendait compte, eût trouvé les termes de l'explication nécessaire, il releva la tête pour la considérer avec inquiétude. Vieusement, il se demandait, devant cette proposition énorme, si la raison de sa jeune maîtresse, ébranlée par les récents malheurs, ne chancelait pas en quelque chose de ses troubles et l'exode de chagrin causé aux intelligences les mieux assises.

La jeune fille avait combien le vieux serviteur lui était attaché! Compréhension de ce qui passait dans son esprit, doucement, elle renseigna: — Non, mon bon Dominique, je ne divague pas.... Vous savez vous en conviendrez. Vous savez vous de vicomte Lionel?

Dominique leva les bras au ciel. S'il se souvenait du vicomte Lionel!... Il le voyait encore, il le verrait toujours, tel qu'il était lorsqu'il vint à l'hôtel pour la dernière fois, si pâle et tremblant, courbé sous l'inéluctable fatalité qui le chassait....

Encore tout bouleversé à ce souvenir, le vieillard bégaya: — Je crois bien que je me souviens.... Mon pauvre petit M.

Lionel!... Je ne l'ai plus revu....

— Eh bien, confirme Eve, la jeune femme qui se présente ici aujourd'hui est la veuve de vicomte Robert de La Luzernière, fils de ce vicomte Lionel dont vous évoquez la mémoire avec tant de respectueuse tristesse.... C'est elle qui hérita, ou plutôt son enfant....

Tout tournaient autour de Dominique. La tête perdue, il balbutia: — La veuve.... M. Lionel!... Oui, oui, le petit-fils de ce dernier. Je comprends!... Mais mademoiselle, alors!....

— Moi, je m'en vais, mon brave Dominique, achève Eve avec dignité. C'est un fait contre lequel rien ne peut prévaloir.... Par conséquent, pas de paroles inutiles.... Veuillez prévenir la comtesse de La Luzernière que je descends de suite....

Le vieux serviteur avait exécuté bien des ordres dans sa vie; aucun ne lui avait paru aussi dur que celui-là. Retenant, en une suprême obéissance, la clemeur qui montait à ses lèvres, il s'en alla, pliant le dos, d'une démarche trébuchante d'homme ivre. Ce fut à peine s'il trouva la force de s'acquiescer de sa mission.

Germaine attendait, debout comme un étranger, au milieu du grand salon; elle devina plutôt qu'elle n'entendit la phrase qui de la bouche tremblante du vieillard se refaisait à articuler,

et elle lui jeta un regard de pitié.

— C'est bien, mon ami, dit-elle. Mile de La Luzernière est la maîtresse: Qu'elle prenne tout son temps.

Vagrement réconforté par ses assurances qui jetaient un peu d'espérance au milieu de son désarroi, le vieux valet de chambre, comique en outre, par cette voix douce, s'inclina respectueusement pour remercier. Et inhabile encore à prononcer le "madame la comtesse", qui mettait toutes ses idées en déroute, il se retira après avoir soigneusement fermé les portes, se demandant s'il ne devenait pas fou.

Comment admettre, en effet, que le comte Lothaire eût déshérité au profit de ces parents étrangers la nièce chérie jusqu'à l'adoration? C'était d'une orléane invraisemblable. D'autre part, même en l'absence de testament, les droits de Mile de La Luzernière étaient égaux à ceux de comtesse aux yeux de la loi; aujourd'hui si formellement la plaça.... Alors qu'il! Le pauvre Dominique en perdait la tête, et se concevait plus qu'une chose, s'épouvantant pénible pour lui, la dépendance de ses derniers jours au service de cette nouvelle maîtresse. Bonne, elle le sentait, mais étrange en passé de la maison dans laquelle avait tenu toute sa vie, s'oubliant vite de dévouement et d'obéissance, il se réfugia dans un angle

obscur de l'antichambre, et le visage entre ses mains, pleura.

Pendant ce temps, Eve, ayant passé un moment à un usage de poudre de riz sur sa figure marbrée, s'était composée le masque impénétrable sous lequel les gens d'une certaine éducation arbitraient leurs sentiments. Et elle descendit, de cette allure droite et souple qui, communi quant une si étrange noblesse à sa stature élancée, faisait d'elle, en dépit de toutes les circonstances adverses, ce que son malheureux père avait tant rêvé qu'elle fût: Une magnifique praticienne.

A la voir entrer, de son grand air, dans le salon où l'attendait Germaine, on n'eût jamais dit que cette admirable créature était dépossédée de tout bien terrestre, qu'il ne lui demeurait d'autre patrimoine que celui, uniquement moral, des idées et des principes, irrévocablement acquis dans l'aristocratique maison qu'elle venait de simple grandeur elle s'appropriait à quitter pour toujours.

Quand elle parut au seuil de l'immense pièce que sa royale jeunesse embellissait, au temps des fêtes, de son rayonnement, elle souriait. Germaine était capable de comprendre l'héroïsme de ce sacrifice, et son cœur, d'un élan, se verra celle qu'elle aimait déjà d'une ineffable tendresse faite de gratitude et d'admiration. Mais, sans attendre, Eve parlait:

— Soyez la bienvenue, madame, dans cette maison qui est à votre fille, cette à dire à vous. Vous n'y trouverez que de nobles et de grandes traditions: Je suis certaine que vous saurez les connaître.

Trop émue pour répondre, Germaine serra silencieusement la main qui lui tendait Eve. Toujours impénétrable et souriante, celle-ci continuait:

— Si vous voulez bien me le permettre je vais faire les honneurs du dépôt matériel et moral qui m'avait été momentanément confié et que je remets aujourd'hui entre vos mains.... En vous montrant cette demeure, je vous parlerai du comte Lothaire.... de l'homme d'étoffe qui, au long temps, en fit l'âme, et vous comprendrez la suite que, tout ici, nous tendons à sa mémoire.... sa chère mémoire que je vous demande de perpétuer, comme je me le proposais, par beaucoup de bien, beaucoup de libéralité accomplies en son nom....

La voix de la jeune fille se cassait sous l'étreinte de son cœur.

Germaine en profita pour plaquer la pensée qui l'obsédait:

La suite à dimanche prochain.

Quelques auteurs dramatiques, qui passent pour particulièrement adroits dans leur art, ne sont pas plus adroits que tels autres. Mais ils n'ont que de l'adresse, et ça se voit davantage.